

QUELLE LANGUE ENSEIGNER EN CLASSE D'ALPHABÉTISATION ?

ROSINE SCHAUTZ
Université Ouvrière de Genève

Résumé

Enseigner une langue étrangère à un étranger dans un pays étranger exige une certaine *disponibilité* intellectuelle tant du côté de l'enseignant que de l'apprenant car il s'agit pour l'un d'accepter de se décaler de sa pratique et pour l'autre d'accepter d'oublier une part de son histoire et de son identité. L'enseignant devient ainsi une sorte de passeur, d'*accompagnateur de traversée* au moment où l'apprenant apprend à être quelqu'un d'autre. Ainsi, apprendre ou enseigner une langue étrangère devient surtout apprendre et enseigner *des langues étrangères*. Apprendre à être étranger.

Mots-clés : Enseigner, identité, passeur, être étranger

Teaching a foreign language to a foreigner in a foreign country demands an amount of intellectual open-mindedness on the part of both the teacher and the learner, as it requires from the former to shift away from his own practice, and from the latter to forget fragments of his personal history and identity. Thus the teacher becomes a kind of *ferryman* helping the learner across to becoming somebody else. Learning or teaching a foreign language then becomes like learning and teaching many foreign languages. Learning to be foreign.

Keywords: Teaching, identity, ferryman, be foreign.

Formatrice en alphabétisation à l'Université Ouvrière de Genève destinée à des publics précaires issus de l'immigration, j'ai pour tâche de leur apprendre à lire et à écrire dans une langue qu'ils ne connaissent pas, le français, et dans un pays dont ils ne savent rien, la Suisse, même si parfois ils y résident depuis un certain nombre d'années.

Qu'est-ce qu'enseigner une langue étrangère à un étranger dans un pays étranger ?

C'est à cette interrogation que je souhaiterais sinon répondre du moins réfléchir. S'alphabétiser, tout le monde en convient, demande beaucoup plus que le simple fait de savoir tenir un crayon, mémoriser un alphabet ou conjuguer un verbe. Entrer en alphabétisation, c'est avant tout entrer dans le monde abstrait de la graphie, dans celui plus concret de l'étude et de la perception de sons « étrangers », et trouver sa place dans ce nouvel espace fragilisant, déstabilisant.

Monde abstrait de la graphie ? En effet, s'il nous paraît facile de transcrire des sons, de tracer des lettres sur une feuille de papier aujourd'hui, c'est probablement parce que l'on a commencé cette transcription dans notre plus jeune âge et de manière intensive, et que l'on a acquis ces aptitudes en grande partie à notre insu. Imaginons, par exemple, que l'on doive transcrire des notes de musique sur une portée : même si l'on entend les sons, si l'on *connaît la musique*, si l'on sait dessiner une note, on ne pourra pas écrire la musique entendue à moins d'avoir étudié le solfège, d'avoir une oreille qui permette la discrimination des sons, des rythmes, des pauses, de tout ce qui est nécessaire à la notation musicale. L'expression « monde abstrait de la graphie » n'est donc pas qu'une figure de style ou une coquetterie conceptuelle : l'entrée en graphie est bien le passage à une convention normative qui peut apparaître comme l'arrivée dans un immense territoire inconnu et contraignant. Comme la traversée périlleuse d'un espace mystérieux forcément inquiétant.

D'autre part, le monde des sons « étrangers » n'est pas aussi hospitalier qu'on le croit parfois, car lorsque l'on entre attentivement dans les détails de la phonologie, on s'aperçoit que les nuances subtiles qui foisonnent dans la langue à apprendre seront nos ennemis durables.

Enfin, au milieu de toutes ces nouveautés, de toutes ces « étrangetés », il faut se reconstruire une personnalité : celle de quelqu'un qui retourne à l'école ou qui y va pour la première fois, qui accepte *de facto* de ne pas savoir, et qui, de plus, accepte de faire part de son ignorance devant d'autres personnes qui ne sont pas toujours très patientes ni très tolérantes. « *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* » est une phrase de philosophe, de sage, d'érudit. Pas une phrase de « primo-arrivant » dans l'étude...

Apprendre une langue étrangère exige en fait que l'on se pose des questions sur soi, sur sa langue maternelle, sa langue natale disent aujourd'hui les linguistes, sur sa conception du

monde. Ce n'est une question ni psychologique, ni sociologique, ni linguistique, ni ethnologique, ce n'est pas non plus une question philosophique ou anthropologique : c'est une question d'identité. En effet, la notion d'identité se cache dans toutes ces sciences humaines. C'est-à-dire qu'elle est au carrefour de toutes les interrogations existentielles. Comme si pour apprendre une langue, il fallait apprendre à ne plus être soi. Mais ne plus être soi demande d'abord de savoir qui l'on est ! Les élèves dans les classes que nous avons ne se posent pas le problème ainsi, car ils n'ont ni les concepts ni les mots pour le penser, pour le dire, pour « se le dire » ni dans une langue, ni dans l'autre. Mais ils le sentent ainsi. Le pressentent lorsqu'ils s'assoient pour la première fois en salle, le premier jour. Et d'ailleurs, ils l'éprouvent si fort qu'ils en tombent malades, presque à chaque fois. Ils métabolisent de manière spectaculaire leur entrée en alphabétisation. Puis, ils se rétablissent, se réconfortent, reprennent courage, se lient d'amitié avec quelques autres apprenants pour faire équipe et faire front.

Le groupe une fois solide, uni, compact, la question de la langue resurgit. Quelle langue enseigner ? Celle qui permet de lire un formulaire des douanes ? Celle qui permet de s'acheter un croissant dans une boulangerie ? Celle qui permet de communiquer avec ses enfants et les amis de ses enfants ? Bref, quel registre de langue ? À l'Université ouvrière, nous privilégions l'apprentissage d'une langue utile pour les « ouvriers », c'est-à-dire adaptée au monde du travail, utile pour améliorer « l'employabilité » du travailleur. Quelle horrible notion, et quel horrible mot, mais oublions le terme et élargissons le propos.

La langue est partout : dans le bus, dans la rue, à la télévision, dans l'ascenseur de l'entreprise, orale, écrite, la langue qui est partout peut alors devenir « le personnage principal » de la grande aventure du quotidien. C'est ainsi que je travaille : je prends des exemples de textes oraux ou écrits dans le quotidien, le mien, le leur, et je fabrique des exercices autour de ces documents authentiques. Du repérage, du déchiffrement, je joue avec les mots, sur les mots, je demande aux élèves d'apporter le matériel écrit qu'ils reçoivent dans la journée, dans leur boîte aux lettres, et à partir de ces « objets », ils apprennent à lire et à écrire. Lire un reçu de caisse sur lequel sont notés heure, adresse du magasin, montant, nom de la personne qui l'a émis est un vrai défi ! Ce jeu de piste est amusant, et moins débilisant que l'habituel abécédaire pour enfants de 4 ans... avec la poule, le canard, le cheval et la vache, animaux que l'on ne rencontre pas vraiment tous les jours dans la vie urbaine.

CIVILISATION

Apprendre une langue demande donc une sorte de « se laisser-faire », une *disponibilité* intellectuelle et sensible qui mène à l'acceptation d'autres valeurs de civilisation. Une manière de repositionnement. « *Dans mon pays, on paie le bus à l'homme dans le bus* ». « *Chez moi, les femmes restent ensemble* », « *au pays, si t'es perdu, on t'aide* »... On pourrait faire un catalogue des phrases qui décrivent la différence, mais ici, ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les différences proprement dites, mais plutôt les conceptions du monde. Dans ces trois phrases, que lit-on? On y lit un vivre ensemble, une coopération, un partage des compétences. Le deuil de cette fraternité-là coûte d'ailleurs très cher à nos apprenants, physiquement et psychologiquement. Car quand ils saisissent que dans nos sociétés occidentales, il n'y a pas de place ou peu pour l'autre, l'étranger qui ne comprend rien, le voisin, le vieux, le malade, ils sont « dévitalisés ». Apprendre une langue étrangère serait-ce apprendre à vivre une vie solitaire ? Eux qui pensaient qu'apprendre cette langue étrangère les amènerait à vivre une vie solidaire...

MÉMOIRE ET OUBLI, OUBLIER POUR SE SOUVENIR

On le voit, l'apprenant doit se souvenir de sa vie d'avant et dans un même geste doit l'oublier, dans un mouvement de balance de Roberval à deux fléaux. En d'autres termes, il doit faire le point sur l'amont pour aller vers l'aval, dans une autre civilisation qui assiera probablement ses fondamentaux sur d'autres valeurs. Pourquoi en effet les valeurs de l'écrit primeraient-elles sur celles de l'oral ? Pourquoi donner sa parole vaudrait-il moins que signer un document ? Ce sont des questions sans réponse, car ce sont des questions qui en fait ne se posent pas. En Occident, on écrit et on fixe les choses à l'encre indélébile. Voire on les grave dans le marbre. En Orient, on jure sur ce que l'on a de plus cher que l'on tiendra son dire, son contrat à jamais. Parole d'honneur.

L'apprenant doit aussi accepter qu'il n'y a pas de hasard dans l'apprentissage d'une langue et de la lecture de cette langue. Il ne s'agit pas d'être doué en lecture ou non, d'être 'élu par Dieu' pour y arriver. Notion qui fait peut-être sourire, mais que j'ai rencontrée chaque année, dans chaque groupe. J'ai pensé au début qu'il s'agissait d'une excuse, d'une parade pour ne pas se mettre au travail. Ou d'une sorte de prétexte pour ne pas être trop déçu de ne pas y arriver. Un jour j'ai compris : en Islam, l'idée d'illettrisme n'est pas « séculière ». C'est-à-dire qu'être illettré puis ne plus l'être fait référence immédiatement à la vie de Mohammed. En effet, le prophète est dit et s'assume comme analphabète, jusqu'au jour où

Allah lui dira « Iqra' ! » (*lis !*), et qu'il arrivera à lire sans même y penser : il exécutera un ordre divin par respect, amour, foi. De cette injonction à la lecture est d'ailleurs né le mot... Coran (*Qur'an* signifie littéralement *lecture*).

Ainsi par cet exemple, on comprend que rien n'est jamais aussi simple, aussi *lisible* qu'on ne le croit. Ou pour le dire autrement, c'est précisément quand le formateur enfermé dans ses certitudes ne sait plus se pencher sur ce qui fait problème chez l'apprenant, sur quoi il achoppe, qu'il en déduit que tout est politique d'évitement.

Enseigner la lecture et l'écriture d'une langue étrangère à des adultes obligés de venir s'alphabétiser, notamment pour des raisons de permis de séjour mais pas seulement, est donc un vrai défi autant pour les formateurs que pour les apprenants. Car il faut mener en profondeur un travail sur la mémoire – sur les mémoires –, il faut revivifier chez le débutant l'enthousiasme des premiers pas, lui faire retrouver le goût des premières fois, il faut l'accompagner dans son travail de récupération d'une concentration intellectuelle, qui peut-être n'a jamais été « installée », il faut l'épauler dans ce travail fait de lenteurs, d'accélération et de décélération propres à tout apprentissage, bref en alphabétisation, il ne s'agit plus d'être un simple professeur de français langue étrangère, mais plutôt un homme ou une femme à la fois de bonne volonté et professionnel, traducteur au sens étymologique du terme, c'est-à-dire *accompagnateur de traversées*.

GENÈVE, VILLE MULTILINGUE

L'exemple suisse se démarque peut-être de ce qui existe en France ou dans d'autres pays monolingues. A Genève en effet enseigner une langue étrangère signifie en fait enseigner une langue qui s'inscrit dans une culture plurilingue. D'ailleurs, pour accéder à la nationalité suisse, le candidat étranger doit connaître les différences linguistiques, les ressemblances, les spécificités cantonales, bref être renseigné sur une certaine manière d'être *suisse*. De plus dans cette ville internationale qu'est Genève, enseigner la langue, j'aimerais presque dire « de » la langue, de la matière linguistique, c'est familiariser le nouveau venu à une coexistence nécessaire au milieu de cultures autres, visibles dans le bus, dans la classe, dans la rue, dans ses vies quotidiennes. Il s'agit donc d'intégrer à la fois le trilinguisme helvétique et le cosmopolitisme genevois.

La *langue étrangère* que l'on enseigne n'est peut-être alors pas toujours celle que l'on croit.

Pour moi, apprendre une langue ne veut rien dire si aucun lien n'est fait avec la culture dont cette langue est le vecteur. Il me semble qu'il y a des bases à acquérir, des fondamentaux à asseoir, qui vont de la géographie à l'histoire en passant par les régionalismes évidents, dans toute tentative d'entrée en langue étrangère. Ainsi, je pense

qu'on doit savoir qu'on parle français en France, mais aussi en Belgique, au Canada, en Afrique de l'Ouest et dans quelques cantons suisses. On doit savoir que le climat de la Suisse se divise en quatre saisons, que la France n'a pas de roi, que le français n'est pas une langue qui s'écrit comme elle se prononce, que la religion majoritaire est le christianisme, et donc que le dimanche est un jour de repos, que la plupart des gens mangent de la charcuterie et offrent de la charcuterie à leurs invités à l'apéritif, et que les méthodes de langue sont pleines de mots qui disent cette culture-là, et qu'il ne s'agit pas de se convertir à une autre vie ou d'oublier qui l'on est, il ne s'agit ni de s'assimiler et encore moins de se fondre à jamais dans une civilisation autre comme on le souhaitait il y a encore un demi-siècle, mais juste de constater cet *état multiple des choses* avec une certaine ouverture d'esprit, et pourquoi pas un peu d'humour.

Au fond, apprendre une langue étrangère est apprendre à *être étranger*, étranger à soi, avec les autres, étranger contre soi, contre les autres, étranger dans sa manière d'apprécier les autres, étranger dans sa capacité à dire non. Aptitude à être ensemble et différent, seul aussi parfois au milieu des autres.

Apprendre une langue étrangère c'est apprendre à vivre avec des identités disparates, des identités plurielles, gages peut-être d'une liberté de ton, de parole, d'une liberté d'être fantasque, fantaisiste, et libre d'être moins embrigadé dans certains dogmatismes de l'intégration devenus obligatoires.

Apprendre une langue étrangère, c'est à la fois enseigner et apprendre *des* langues étrangères : le français 'apprendre' véhicule d'ailleurs une certaine ambiguïté qui injecte un peu de polysémie, encourageant ainsi à la double acception forcément complémentaire, et soulignant magistralement que celui qui enseigne est celui qui apprend. Et *vice versa*.

BIBLIOGRAPHIE

BARBARA, A. (1989). « Avoir des parents analphabètes, ou l'enfant précaire et responsable ». In : *Migrants-Formation, "Analphabètes et illettrés"*, n° 79.

BARREAU, G. (1989). « À propos d'alphabetisation ». In : *Migrants-Formation, « Analphabètes et illettrés »*, n° 79.

BOURDIEU, P. (sous la direction de) (1993). *La Misère du Monde*. Éditions du Seuil.

CORTEVAL, J. (1989). « Former aujourd'hui des publics faiblement qualifiés ». In : *Migrants-Formation, « Analphabètes et illettrés »*, n° 79.

DURAS, M. (1981). *Outside - Papiers d'un jour*. Éditions Albin Michel, coll. « Illustrations ».

HAGEGE, C. (1994). « Sciences cognitives, sciences du langage, et conscience des locuteurs-auditeurs comme constructeurs de langues », Résumé des cours et travaux, *Annuaire du Collège de France*, 94^e année. Collège de France, p. 871-879.

PIAGET, J (1969). *Psychologie et pédagogie*. Éditions Gonthiers Denoël, coll. Médiations.

PENFIELD, W. et L. ROBERTS (1959). *Speech and Brain Mechanisms*. Princeton University Press.

RIVERA, A. (2000), « Ethnie-ethnicité ». In : René Gallissot, Mondher Lilani, Annamaria Rivera, *L'imbroglia ethnique*. Éditions Payot, p.97-114.

SAYAD, A. (1986). « Coûts et profits de l'immigration ». In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.61, p.79-82.

SCHAUTZ, R., et A. RENOULT (2005). *Alphabétisation d'adultes en terre étrangère*. Éditions d'En-Bas, « Cahiers de l'UOG n° 3 ».

TROCME-FABRE, H. (1987). *J'apprends, donc je suis*. Éditions d'Organisation (ré-éd. 1994).

WEINRICH, H. (1999). *Léthé. Art et critique de l'oubli*. Éditions Fayard.